

## Pérochon, Ernest – Contes des 101 matins

### Le petit poisson vagabond

Ce petit poisson naquit, un jour de printemps, dans un ruisseau des Vosges, parmi des herbes d'eau que le courant peignait comme des cheveux. Lorsqu'il sortit de l'œuf, il n'était guère plus gros qu'un brin de fil.

Il avait plusieurs centaines de frères, qui étaient nés quelques heures ou quelques minutes avant lui. Tous ces petits brins de fil se tenaient au milieu du ruisseau, serrés les uns contre les autres et la bouche ouverte.

Le courant leur apportait à manger. Ce n'étaient pas de grosses bouchées que le courant leur apportait ainsi, mais des débris de feuilles, des poussières flottantes, des grains de pollen, toutes sortes de choses à peu près invisibles. Pour le moment, cela suffisait à les nourrir et ils n'avaient pas à se déranger.

Or, dès les premiers jours de sa vie, le petit poisson dernier-né donna des inquiétudes à sa mère. Pendant que les autres se tenaient bien sages, bien alignés, lui ne demeurait jamais à sa place. S'il était au milieu du ruisseau, il voulait être sur le bord ; s'il était à droite, il voulait passer à gauche. Et, souvent, il allait se placer devant ses frères, tout seul au milieu du courant.

Sa mère pensait :

« Je crains que ce dernier-né n'ait la cervelle un peu légère et le caractère mal fait. »

Au bout de quelques semaines, les petits poissons avaient déjà grossi. Leurs nageoires avaient pris de la force. Ils étaient capables de chercher eux-mêmes leur nourriture, sans attendre que le courant la poussât dans leur bouche. Cependant, ils demeuraient encore presque toujours ensemble. Seul, le poisson dernier-né s'écartait, à tout moment, de ses frères.

Un matin, il dit à sa mère :

« Je ne suis pas à mon aise, dans ce ruisseau. Je veux aller vivre ailleurs !

- Quelle folie ! répondit sa mère. On ne rencontre, ici, aucun de ces brochets féroces qui dévorent les petits poissons comme toi. La vie est tranquille en ces parages, la nourriture abondante, l'eau limpide et saine. Il faut être bien exigeant pour en demander davantage. »

Le petit poisson reprit, en gonflant orgueilleusement ses ouïes :

« Pour un nageur comme moi, le ruisseau est trop étroit ! Au moindre élan que je prends, je vais me cogner le museau, soit contre la rive droite, soit contre la rive gauche. C'est intolérable ! ... Je m'en vais ! Adieu ! »

Rien ne put le retenir. Il s'en alla au fil de l'eau, tout seul.

Le ruisseau se jetait dans un lac des Vosges. Le petit poisson arriva dans ce lac. Là, il pouvait prendre librement ses ébats sans aller se heurter aux rives. Il fut, d'abord, tout joyeux. Il s'amusait à se laisser couler la tête en bas, jusque dans la vase du fond, puis il remontait comme une flèche à la surface, où il faisait des pirouettes. Il lui arrivait même de sauter en l'air, quand il voulait étonner les autres poissons par ses tours d'agilité.

La nourriture ne manquait pas. Les brochets étaient rares, les pêcheurs, maladroits. Les poissons du lac devenaient gros et gras et la plupart d'entre eux vivaient très vieux. Où trouver des eaux plus agréables à habiter ?

Le petit poisson, pourtant, ne tarda pas à déclarer que tout n'était pas pour le mieux dans le plus beau des lacs. Il avait fait la connaissance d'une grosse carpe qui vivait sagement en eau profonde. Un jour, il lui dit :

« Je sens que je ne suis pas né pour vivre dans ce lac. Je veux aller ailleurs !

- Quelle folie ! dit la vieille carpe. Manque-t-il donc tant de choses à ton bonheur ?

- Ce qui me manque surtout, répondit-il, c'est un courant rapide contre lequel on puisse s'amuser à lutter. Un nageur tel que moi ne saurait s'accommoder de ces eaux calmes. Tout compte fait, j'étais plus heureux dans le ruisseau natal.

- C'est possible, reprit la vieille carpe. Mais, alors, pourquoi l'as-tu quitté ? Sache bien, mon petit, que l'on n'a jamais tout ce que l'on voudrait. Il n'y a pas de bonheur parfait. Mais il faut savoir se contenter de son sort ; surtout quand on n'est pas plus à plaindre que tu ne l'es. »

Déjà, le petit poisson ne l'écoutait plus.

« Adieu ! Adieu ! ... Je mourrais d'ennui dans ce lac. Je vais à la recherche des eaux vives ! »

Il traversa le lac et s'engagea dans la rivière où le lac se déversait. Il suivit cette rivière et arriva dans un grand fleuve, large et profond : la rivière était un affluent du Rhin.

Le Rhin, d'une rive à l'autre, était presque aussi large que le petit lac des Vosges ; son courant, par endroits, était presque aussi rapide que le courant du ruisseau. Le petit poisson trouva, tout d'abord, que tout était pour le mieux dans le plus beau des fleuves.

Mais il y avait, sur le Rhin, de nombreux et grands bateaux qui agitaient l'eau sur leur passage. Le petit poisson n'avait vu, sur le lac, que de légères barques à rames. Les grands bateaux l'effrayèrent, d'abord ; puis ils l'agacèrent.

Cette nouvelle existence ne pouvait durer longtemps

Un jour, le petit poisson dit à une grosse tanche verdâtre qui vivait paisiblement au milieu du fleuve :

« Comment pouvez-vous supporter leur passage de ces grosses choses flottantes ? J'admire votre patience ! »

La tanche répondit :

« Ces choses flottantes ne me gênent pas ! Ce sont des bateaux qui vont vers la mer du Nord et qui emportent... »

- Qu'ils emportent ce qu'ils voudront ! interrompit le petit poisson. Moi, je ne suis pas d'humeur à supporter ce qui ne me plaît pas !...Adieu ! J'ai fini de vivre ici ! Je vous laisse avec vos monstres flottants ! »

Il s'éloigna, et, au premier confluent qu'il rencontra, il quitta le Rhin.

Il nagea longtemps dans des canaux et dans des rivières. Bien des fois, il eut pu s'arrêter en des parages plaisants : mais il y avait toujours quelque petite chose qui ne lui convenait pas et il s'en allait plus loin.

Il arriva enfin dans un fleuve aux eaux lentes, au milieu d'une très grande ville. Il était à Paris, dans la Seine. Il pensa y demeurer car, à tant voyager, il était épuisé de fatigue.

Mais il n'y était pas depuis deux jours qu'il dit :

« L'eau me semble bien trouble par ici ! Ce n'est guère mon goût ! »

Des poissons de la Seine lui dirent

« Nous ne sommes pas si malheureux que tu crois ! »

Il répliqua fièrement :

« Tant mieux pour vous ! Mais je ne saurais vivre, moi, poisson d'eau claire, dans un fleuve aussi malpropre ! Pour qui me prendrait-on ? Adieu ! Adieu ! camarades ! »

Et il reprit son voyage, nageant de toutes ses forces.

Après avoir encore suivi canaux et rivières, le poisson vagabond arriva dans un autre fleuve qui était la Loire.

Le poisson vagabond n'était plus un petit poisson. Il avait beaucoup allongé au cours de ses voyages, mais, hélas ! il n'avait point engraisé !

Il voulut s'arrêter dans la Loire, pour prendre du repos.

On était à la fin de l'été. Les eaux de la Loire étaient très basses. Loin de remplir tout le lit du fleuve, elles laissaient à découvert de nombreux îlots de sable. Cependant, des poissons y vivaient à l'aise. Ils se contentaient de leur sort, en attendant les grandes eaux des crues d'hiver.

Mais le poisson vagabond dit :

« Suis-je dans un fleuve ou dans une plaine de sable ? Que d'autres s'accommodent de pareille existence ! Moi qui ai nagé dans le Rhin et dans la Seine, j'ai d'autres ambitions ! ... Adieu, poissons des sables ! »

IL remonta le cours de la Loire, s'engagea dans un canal et arriva dans la Saône. A son goût, la Saône était trop lente ; il la suivit jusqu'à Lyon et là, il passa dans le Rhône. Il nagea longtemps, longtemps, dans des eaux abondantes et claires.

Cette fois, il allait sans doute s'arrêter... Mais non, le courant, à présent, lui paraissait trop rapide !

Il s'engagea encore dans un canal et passa dans la Garonne. Dans la Garonne, ce fut le caractère des autres poissons qui lui déplut !

Il nagea longtemps, longtemps ! Il nagea jusqu'à Bordeaux, jusqu'à la Gironde et même jusqu'à l'Océan. Mais là, les eaux salées le rendirent malade. Il devint maigre à faire peur. Il rebroussa chemin et gagna la Dordogne, puis un affluent de la Dordogne.

Pas plus qu'ailleurs, il n'y trouva le bonheur parfait. Mais il y trouva autre chose...

Il y trouva la mort !

Cela se passa un peu après le 15 juin. De nombreux pêcheurs étaient venus sur les rives.

Il y avait un pêcheur qui pêchait à l'épervier : ce ne fut pas lui qui prit le poisson vagabond.

Il y avait un pêcheur qui pêchait au carrelet : ce ne fut pas lui qui prit le poisson vagabond.

Il y avait un pêcheur à la ligne qui piquait, à l'hameçon, des grains cuits ou des vers de terre : ce ne fut pas lui qui prit le poisson vagabond.

Le poisson vagabond, c'est moi qui l'ai pêché...

J'avais piqué, sur l'hameçon, une cerise rouge...

une cerise rouge que j'avais cueillie...

que j'avais cueillie sur un cerisier...

sur un cerisier que j'avais planté...

que j'avais planté au bout du verger.

Gare au maraudeur qui voudrait voler...

Qui voudrait voler les cerises rouges...

Les cerises rouges de mon beau verger !

Pan ! Pan ! Pan sur le nez !

## La maladie des doigts écartés

Il s'agit de Patoche, un jeune valet.  
Quand il fallait manger – ah ! mon cadet !-c'était un très bon valet !  
Quand il fallait se repose : un très bon valet  
Quand il fallait se coucher : un excellent valet  
Quand il fallait se lever, c'était un mauvais valet !  
Quand il fallait travailler : un très mauvais valet !

Chaque matin, son patron l'appelait.

- Patoche ! Il faut se lever !
- Pour quoi faire ?
- Pour balayer la grange.
- Aïe ! Aïe ! Que j'ai mal au ventre !
- Patoche ! Il faut se lever !
- Pour quoi faire ?
- Pour bêcher le jardin.
- Aïe ! Aïe ! Que j'ai mal aux reins !
- Patoche, il faut se lever !
- Pour quoi faire ?
- Pour soigner les bêtes.
- Aïe ! Aïe ! Que j'ai mal à la tête !
- Patoche ! Il faut te lever !
- Pour quoi faire,
- Pour manger des beignets !
- Tralala ! Donnez-moi ma culotte !... Tralala ! Donnez-moi mes souliers !...

Un matin, le patron lui dit :  
« Patoche, à la fin, vas-tu te lever ?  
- Pour quoi faire ?  
- Pour ramasser les pommes de terre.  
- Aïe ! Aïe ! Patron ! J'ai les doigts comme du bois !  
- Tu vas voir que moi, mon garçon, j'ai le bras comme un bâton ! »

Patoche se leva en rechignant ; puis il s'habilla en poussant des plaitnes, en faisant des contorsions et des grimaces.

« Viens manger ta soupe ! » dit le patron.

Patoche voulait bien manger, mais il n'aimait pas la soupe.  
« Voyez, patron ! dit-il. Je ne peux pas tenir ma cuiller : j'ai les doigts comme du fer ! »

Il avait les mains grandes ouvertes, les doigts écartés et raides.

« Tant pis pour toi ! dit le patron. Tu mangeras une autre fois !

- Si vous me donniez un bol, dit Patoche, je crois que je pourrais boire du chocolat au lait. »

Le patron, qui était un excellent homme, sourit et apporta un bol plein jusqu'au bord.

Patoche, les doigts toujours écartés, prit le bol entre ses paumes et but le chocolat au lait sans en laisser une goutte.

« Maintenant, dit le patron, allons gagner notre déjeuner ! »

Patoche suivit le patron, mais il avait les doigts de plus en plus écartés.

Le patron dit à Patoche :

« Prends ce panier et ramasse les pommes de terre que j'ai arrachées.

- Je veux bien essayer ! » dit Patoche.

- Il se baissa et mit la paume de sa main sur une pomme de terre ; puis il grimaça, comme s'il faisait de grands efforts.

- « Je ne peux pas la ramasser ! dit-il.  
- Comment cela ! s'écria le patron. Rapproche tes doigts ! Ferme ta main !  
- Je ne peux pas ! dit Patoche. J'ai les doigts comme de l'acier !  
- Alors, dit le patron, il faut te soigner, mon garçon ! Suis-moi chez le médecin ! »

Patoche suivit son patron chez le médecin. Le médecin dit :

« Il est donc malade, ce petit valet ! ... A-t-il la fièvre ?

Il tâta le pouls de Patoche, puis il dit :

« Bon !... Maintenant, montrez votre langue ! »

Patoche montra sa langue. Pendant ce temps, le patron faisait un signe au médecin.

« Tiens ! tiens ! dit le médecin. C'est une maladie que je connais bien !... Souffrez-vous beaucoup, mon ami ?

- Non, dit Patoche. Mais je ne peux pas fermer les mains ! Je ne peux pas rapprocher les doigts !... J'ai les doigts comme de l'acier trempé !...

- Je vois ce que c'est ! dit le médecin. C'est la maladie des doigts écartés. »

Le médecin sembla réfléchir et dit lentement :

« C'est une maladie très répandue et beaucoup plus grave qu'on ne le croit. Si l'on n'essaie pas de s'en guérir dès sa jeunesse, on en souffre toute sa vie. Dites-moi, mon ami ! Il vous semble, n'est-ce pas, plus agréable de vous reposer que de travailler !

- Oui, docteur ! répondit Patoche.

- C'est la maladie ! dit gravement le médecin.

Il reprit : « Dites-moi, mon ami ! Vous aimez mieux vous coucher que de vous lever ?

- Oui, docteur !

- C'est la malaise !... Dites-moi, mon ami ! avez-vous quand même un peu d'appétit ?

- Oh ! Oui, docteur !

- C'est la maladie ! » répéta le médecin en hochant la tête.

Patoche dit :

« Docteur, je ne peux pas tenir ma cuiller pour manger ma soupe, mais je peux boire du chocolat au lait dans un bol. »

Le médecin hocha la tête.

« Je vois que c'est grave ! dit-il. Il faut soigner ses pauvres doigts. Pour qu'ils ne se fatiguent pas, je vais poser, à chacune de vos mains, un petit appareil de mon invention. »

Le médecin posa donc un petit appareil qui maintenait les doigts écartés. Puis il dit à son patron :

« Comme il ne pourra pas tenir sa cuiller, vous lui ferez, vous-même, manger sa soupe.

- Je boirai peut-être tout seul du chocolat au lait ! murmura Patoche.

- J'ai dit : soupe ! répliqua sévèrement le médecin. Je n'ai pas dit : chocolat au lait ! »

« Patoche, mon valet, je ne veux pas que tu maigrisses, dit le patron. Viens à la maison : je te ferai manger de la soupe.

- Merci ! Merci ! Je n'ai pas faim.

- Alors, tu peux aller à la promenade, puisque tu as les doigts écartés. »

Patoche ne fut pas mécontent du tout d'aller à la promenade. Il riait en songeant au bon tour qu'il croyait avoir joué au médecin.

Il arriva sur un coteau où travaillaient des vendangeurs. Les vendangeurs, serpette en main, détachaient les raisins des sarments. Ils dirent à Patoche :

« Prends cette serpette et viens nous aider !

- Je ne peux pas, répondit Patoche ; j'ai les doigts écartés. »

Et, pendant que les vendangeurs travaillaient, il continua de se promener dans les vignes en fredonnant une chanson. De beaux raisins noirs et des chasselas dorés le tentèrent. Il dit aux vendangeurs :

« Donnez-m'en une grappe, car j'ai soif !

- Prends-la toi-même ! » répondirent les vendangeurs.

Patoche essaya de saisir un raisin entre ses paumes : le raisin s'écrasa et il ne put en manger un seul grain.

Patoche reprit sa promenade, mais il ne chantait plus, car il entendait rire les vendangeurs et il supposait qu'ils se moquaient de lui.

Il arriva dans une prairie où il y avait beaucoup de pommiers. Des travailleurs cueillaient les pommes. Ils se hâtaient d'emplir leurs paniers, car on attendait les pommes au village pour en faire du cidre. Ils dirent à Patoche :

« Prends ce panier et viens nous aider.

- Je ne peux pas, répondit Patoche, j'ai les doigts écartés. »

Et il continua nonchalamment sa promenade. De belles pommes, rouges et luisantes, le tentèrent. Il dit aux travailleurs :

« Donnez-moi une pomme rouge, car j'ai grand soif.

- Monte à l'échelle et cueille la toi-même ! » répondirent les travailleurs.

Et ils se mirent à rire pendant que Patoche s'éloignait, tout penaud.

A l'heure du repas, Patoche arriva chez son patron. Les autres valets, qui avaient bien travaillé, festoyaient. Patoche s'assit à côté d'eux, pour avoir sa part des bonnes choses qu'il voyait sur la table. Mais le patron dit :

« Quand on ne travaille pas, on ne festoie pas. D'ailleurs, le médecin l'a dit : il ne faut manger que de la soupe pendant la maladie des doigts écartés. »

Le patron prit une cuiller et ajouta :

« Ouvre la bouche, Patoche ! Je vais te faire manger de la soupe ! »

Patoche mangea un peu de soupe, puis il se leva de table et s'en alla, bien triste.

Il rencontra une vieille femme qui portait un gros fagot. Elle était si lasse, si lasse, qu'elle ne pouvait plus faire un pas avec son fagot.

« Aide-moi ! dit-elle à Patoche. Aide-moi, par charité ! »

Patoche était paresseux, mais il n'avait pas tous les défauts : il avait très bon cœur. Il s'élança.

« Oui, madame ! dit-il ; je vais vous aider. »

Il ne songeait plus à l'appareil que lui avait posé le médecin...

Quand il voulut saisir le fagot, il se trouva tout honteux.

« Excusez-moi, madame ! bredouilla-t-il. Je ne peux pas ! J'ai les doigts écartés. »

Et, bien triste, il s'éloigna de la vieille femme, sans pouvoir seulement lever sa caquette pour la saluer.

Patoche, en s'éloignant, songeait :

« Je ne puis ni manger un raisin, ni cueillir une pomme, ni festoyer, ni faire la charité... C'est bien ennuyeux !... J'étais beaucoup plus heureux lorsque je travaillais. A présent, les heures me semblent interminables !... Cela ne peut pas durer ainsi ! »

Il alla trouver le médecin.

« Je m'ennuie beaucoup, dit-il. Avec les doigts écartés, on ne peut rien faire .

- On peut toujours peigner les courants d'air ! » répondit gravement le médecin.

- Patoche comprit que le médecin se moquait de lui. Il réfléchit encore un peu, puis il dit :

« Docteur, j'ai des fourmillements dans les doigts. Je crois que je pourrais les rapprocher et fermer les mains.

- C'est que vous allez mieux, dit le médecin. Je vais ôter l'appareil. »

Le médecin ôta l'appareil et Patoche fit jouer ses doigts avec une grande souplesse.

« Ah ! Ah ! dit le médecin, voilà des doigts qui ne demandent qu'à travailler.

- Ils travailleront désormais ! proit Patoche.

- Tant mieux, dit le médecin. Tant mieux, si vous êtes guéri ! car c'est une triste maladie que la maladie des doigts écartés ! »

Patoche s'en retourna chez son patron. Il travailla si bien qu'il devint premier valet.

Puis il devint patron à son tour et acquit de grandes richesses. Et, comme il avait toujours bon cœur, il faisait souvent la charité.

Voilà, mon cadet, le conte des doigts écartés.

Le voilà, ce conte !

Si tu lés compris, fais-en ton profit.

## Le Lapon dans la marmite

C'était bien loin, en Laponie, du côté de la mer Blanche et de l'océan Glacial. La Laponie n'est point un pays chaud ! Brrr !... Prononcer ces mots de « mer Blanche » et d' « océan Glacial » suffit à faire grelotter !

Les habitants de ce pays s'appellent les Lapons. Ce sont des hommes de petite taille, mais vigoureux, peu endurcis, peu sensibles au froid. Ils vivent en des villages ou bien sous des tentes en peaux de rennes. Les rennes remplacent pour eux les bœufs et les chevaux. A la belle saison, les Lapons chassent et pêchent.

Les Lapons dont il s'agit, en cette histoire, ne vivaient sous la tente qu'au moment des chasses. A l'ordinaire, ils habitaient au village de Rekévik, non loin du rivage de l'océan Glacial.

Il y avait, en ce village de Rikévik, un singulier garçon. Ah ! ce n'était pas un géant ! ni même un Lapon de taille ordinaire ! C'était le plus petit des petits Lapons...

C'était un nain et il s'appelait Mac-Nac.

Son père et ses frères disaient :

« Que ferons-nous de ce petit rat ? Si nous l'emmenions à la chasse, les loups le mangeraient en une bouchée. Pourra-t-il seulement surveiller les rennes ? A peine s'il est capable d'attiser le feu ! »

Le père et les frères de Mac-Nac étaient de vaillants chasseurs. Quand ils partaient à la recherche des ours blancs et des autres bêtes à fourrure, ils chantaient d'une voix rude :

*En avant, fiers Lapons !  
Brandissons nos harpons !  
Les Lapons de chez nous  
N'ont jamais peur des loups !*

Mac-Nac n'osait point mêler sa voix de roitelet à la grosse voix des chasseurs. Il aimait à chanter, pourtant, lui aussi, quand il était au coin du feu, tapant en mesure sur les bûches pour en faire monter des étincelles.

Mais il chantait ceci, tout simplement :

*La ri ri pan pou !  
Pan pou la ri rette  
La ri ri pan pou  
Pan pan la ri ra*

Cela faisait une certaine différence !

Mac-Nac n'était cependant ni peureux ni douillet. C'était un garçon qui mangeait sa soupe sans souffler dessus. S'il tombait et s'il lui venait une bosse, il ne faisait pas de grimaces pour si peu.

Il était, en outre, extrêmement rusé. Quand il jouait avec ses frères ou des camarades de son âge, bien qu'il fut de beaucoup le plus petit, il gagnait toujours.

C'est au jeu de cache-cache, surtout, qu'il se montrait malin. Sa petite taille lui permettait d'utiliser des cachettes invraisemblables. Il disparaissait, par exemple, dans une des bottes fourrées de son père ; ou bien, il se glissait dans un pot à traire les rennes ; ou encore, il s'enveloppait des pieds à la tête dans une peau de lièvre. Les autres passaient à côté de lui sans jamais pouvoir le découvrir.



Malgré toutes ses qualités, son père et ses frères ne voulaient pas l'emmener à la hasse. Ils le trouvaient trop petit, voilà !

Mac-Nac demeurait donc avec sa mère, chantonnant au coin du feu.

Il surveillait cependant les rennes. Personne ne savait comme lui s'en faire aimer et obéir. Quand, de sa petite voix fluette, il chantait son refrain favori, les rennes secouaient leurs grandes cornes branchues et accouraient autour de lui.

Malgré cela, Mac-Nac s'ennuyait. Il eut voulu prendre part aux grandes chasses, avec son père et ses frères.

Un jour, il attela son renne préféré à un petit traîneau, et il dit à sa mère :

« Donne-moi une boussole, afin que je rejoigne les chasseurs qui sont partis vers le Nord.

- Une boussole ne suffit pas pour aller à la chasse, dit la mère.

- Non, répondit Mac-Nac. Aussi vous demanderai-je encore :

1° Un pistolet pour me défendre contre les ours et les loups ;

2° Des allumettes et un petit bidon de pétrole pour allumer du bois mouillé ;

3° La marmite que voici ! »

Il désignait du doigt une vieille marmite sans pieds, toute ronde, avec une ouverture très étroite.

« Que feras-tu de cette marmite ? demanda sa mère

- Cela, c'est mon secret ! » répondit Mac-Nac

Il mit les allumettes dans sa poche, le bidon et le pistolet dans la marmite, et la marmite sur le traîneau.

Puis il monta sur le siège et fit claquer sa langue, par deux fois. Aussitôt, le renne démarra.

Mac-Nac chantait, pour l'encourager :

*La ri ri pan pou !*

*Pan pou la ri rette*

*La ri ri pan pou*

*Pan pan la ri ra !*

Le traîneau glissait vite sur la neige. Grâce à la boussole, Mac-Nac se dirigeait droit au nord.

Quand le renne fut fatigué, Mac-Nac le laissa se reposer. Le renne se mit à gratter la neige, pour découvrir la mousse, dont il était friand.

Pendant ce temps, Mac-Nac ramassait du bois pour faire du feu.

Le bois était mouillé, mais Mac-Nac ayant versé dessus quelques gouttes de pétrole, réussit quand même à l'allumer.

Tout à coup, Mac-Nac aperçut, au-dessus de sa tête, très haut dans le ciel, un gros oiseau qui planait.

« C'est une oie sauvage, ou un cygne des glaces ! » pensait-il.

Or, ce n'était point une oie sauvage ni un cygne des glaces, mais un grand aigle des montagnes. L'aigle avait aperçu Mac-Nac. Il s'était dit :

« Je vais manger ce petit bout de Lapon ! »

Et il descendit rapidement.

Mac-Nac vit le danger. Aussitôt, il sauta dans sa marmite, dont il boucha le trou avec un morceau d'écorce de bouleau.

L'aigle arrivait au sol.

« Tiens ! pensa-t-il. C'est trop fort ! J'avais pourtant bien cru voir un petit bout de Lapon ! »

Il aperçut la marmite.

« Qu'est-ce que c'est que cette chose ronde ?... Ce doit être un œuf : je vais le couvrir ! »

Et l'aigle s'accroupit sur la marmite.

« Oh ! Oh ! se dit Man-Nac, je ne vais pas rester dans cette position : j'étoufferais ! »

Il se mit à chanter

*La ri ri pan pou*

*Pan pou*

Aussitôt, l'aigle se souleva en battant des ailes.

« Ah ! Ah ! Tu es caché là-dedans, mauvaise graine de Lapon ... Je saurai bien t'en faire sortir ! »

L'aigle creva d'un coup de bec l'écorce de bouleau et il mit son œil gauche au petit trou qu'il venait de faire.

Alors, Mac-Nac braqua son pistolet et : boum ! Il étendit l'aigle raide mort sur la neige.

Puis il reprit sa place sur le siège du traîneau et continua son voyage vers le nord.

Il y avait environ une heure que Mac-Nac avait tué l'aigle des montagnes lorsque le renne, tout à coup, s'arrêta.

Mac-Nac fit claquer sa langue pour l'encourager à repartir, mais le renne ne bougea point. IL tremblait de tous ses membres. Il tourna la tête vers Mac-Nac comme pour le prévenir d'un danger.

Alors, Mac-Nac regarda autour de lui et il vit un gros ours blanc qui arrivait au grand trot.

Mac-Nac fit rouler sa marmite sur la neige et se glissa à l'intérieur.

L'ours, affamé, faisait, par avance, claquer ses mâchoires. Le renne eut si grand peur qu'il prit son élan pour se sauver. Mais Mac-Nac se mit à chanter :

*La ri ri pan pan*

*Pan pou ...*

Le renne, rassuré par la voix de son maître, ne bougea plus.

L'ours se disait :

« Je mangerai ce renne tout à l'heure, tranquillement. Mais, auparavant, il faut que je me débarrasse du conducteur ; il doit être caché par ici, quelque part, puisque je l'entends chanter d'une voix de roitelet. »

L'ours chercha le conducteur du traîneau pour le manger tout de suite. Il ne vit rien, que cette chose ronde sur la neige... Il s'en approcha et flaira.

« Tiens ! Tiens ! Je sens de la viande fraîche ... Est-ce qu'il n'y aurait point, là-dedans, quelque petit bout de Lapon ? »

Il mit son œil droit à l'ouverture de la marmite. Mac-Nac n'attendait que cela ! Il braqua son pistolet et : boum ! Il étendit l'ours, raide mort, sur la neige.

Puis il remonta sur le traîneau, consulta sa boussole, fit claquer sa langue par deux fois et continua son voyage, droit vers le nord.

Bientôt, le renne s'arrêta de nouveau. Cette fois, c'était une bande de loups qui barrait la route.

Le plus gros et le plus affamé des loups prit les devants pour manger le renne et son conducteur. Mais Mac-Nac, réfugié dans sa marmite, tua le loup d'un coup de pistolet dans l'œil, comme il avait tué l'ours et l'aigle des montagnes.

Par malheur, le coup de pistolet n'effraya pas les autres loups. Sentant la chair fraîche, il s'approchèrent à leur tour et firent cercle autour de la marmite.

Mac-Nac, pour rassurer le renne, chantait, le plus tranquillement du monde :

*La ri ri pan pou  
Pan pou*

Mais, au fond, il était un peu inquiet, car il n'avait plus beaucoup de cartouches.

« Je tuerai bien encore deux ou trois loups avec mon pistolet, se disait-il, mais les autres ? Comment faire pour m'en débarrasser ? »

Les loups étaient assis en cercle. Leurs queues touffues, allongées sur la neige, faisaient autour de la marmite comme les rayons d'une roue.

Quoudain, la marmite se mit en mouvement !

Toujours chantant, Man-Nac culbutait à l'intérieur de la marmite ; et c'était ce qui la faisait remuer ainsi.

Elle roulait sur les queues des loups. Mais les loups ne bougeaient point. Ils se disaient :

« Chante ! Culbute ! Fais tout ce que tu voudras ! Nous te mangerons quand même, pauvre petit bout de Lapon ! »

Et ils se pourléchaient les babines à l'avance.

Or, Mac-Nac faisait autre chose que chanter et culbuter. Chaque fois que la marmite passait sur la queue d'un loup, il versait quelques gouttes de pétrole...

Les loups sentirent l'odeur du pétrole. Ils froncèrent le museau ; quelques uns éternuèrent... Mais aucun ne bougea.

« Tu finiras bien par montrer ton nez, méchant petit bout de Lapon ! »

Quand toutes les queues des loups furent mouillées de pétrole, Mac-Nac fit craquer une allumette...

Frtt !...

Une queue flamba..., puis une autre..., puis toutes à la fois !

Il fallait voir les loups se sauver en hurlant, avec cette torche derrière eux ! Jamais on n'avait vu de loups se sauver aussi vite !

Mac-Nac sauta hors de sa marmite. Il se bouchait le nez, à cause de l'odeur du poil roussi, et il riait à se tordre les côtes.

Il remonta ensuite sur le traîneau, fit claquer sa langue par deux fois, et continua son voyage vers le nord.

Mac-Nac ne tarda pas à arriver près du rivage de l'océan Glacial où son père et ses frères chassaient les phoques. Bientôt, il aperçut les tentes en peau de renne sous lesquelles les chasseurs se mettaient à l'abri.

Les chasseurs, avec leurs fusils, leurs harpons et leurs lances, avaient tué deux ours et beaucoup de phoques. Ils chantaient fièrement :

*Jamais un vrai Lapon*

*Ne s'est montré poltron !  
Les Lapons de chez nous  
N'ont jamais peur des loups !*

Quand ils cessèrent de chanter, ils entendirent une petite voix de roitelet :

*La ri ri pan pou !  
Pan pou*

Ils s'écrièrent tous :

« C'est Mac-Nac ! »

Il s sortirent de leurs tentes. C'était, en effet, Mac-Nac qui arrivait.

« Bonjour, Mac-Nac ! Que viens-tu faire ici, pauvre petit rat ? Comment les loups ne t'ont-ils pas mangé en route ?

- Les loups ! dit Mac-Nab : j'ai tué le gros et brûlé la queue des petits. J'ai aussi tué un ours blanc et un aigle des montagnes. »

Les chasseurs ne firent que rire de ces paroles. Mais, le lendemain, ils tuèrent un loup qui s'était aventuré près des tentes. Et ce loup avait la queue brûlée !...

Les chasseurs furent bien obligés, alors, de croire ce que Mac-Nac avait dit.

Ils revinrent avec lui au village de Rikévik. Ils trouvèrent, sur leur chemin, le cadavre du gros loup, celui de l'ours à belle fourrure et celui de l'aigle des montagnes.

Alors, ils nommèrent Mac-Nac premier chasseur, à cause de son courage et de sa ruse.

Et, en arrivant au village, au lieu de leur chanson rude, c'était le petit refrain de Mac-Nac qu'ils chantaient, tout simplement :

*La ri ri pan pou  
Pan pou la ri rette !  
La ri ri pan pou  
Pan pan la ri ra !*

## Les reines de la montagne

Dans les troupeaux qui paissaient durant la belle saison, au flanc de la montagne, se trouvaient des chèvres.

Parmi ces chèvres, il y avait deux petites bêtes terribles...

Oui ! terribles... Elles l'étaient ! par leurs caprices, par leur orgueil, et surtout – surtout – par un entêtement farouche, un entêtement sans pareil.

C'étaient deux jeunes chèvres, aussi jolies l'une que l'autre, bien qu'elles fussent d'aspect différent. La première était noire comme la nuit et le berger l'appelait Brunette. Le poil de la seconde était aussi blanc que la neige et l'on ne pouvait l'appeler autrement que Blanchette. Fière de leur poil brillant, elles ne se gênaient pas pour se moquer des chèvres grises ou noiraudes.

Brunette et Blanchette faisaient le désespoir du berger. A elles deux, elles lui causaient plus de tracas que tout le reste' du troupeau. Et, d'abord, elles ne voulaient pas en faire partie, de ce troupeau ! Elles voulaient demeurer libres, vagabonder tout à fait à leur guise.

Il poussait, autour de l'enclos où se réunissaient les bêtes, une herbe fine et savoureuse. Les honnêtes chèvres s'en régalaient. Brunette et Blanchette, au contraire, n'y voulaient point goûter. Paître docilement sous la surveillance du berger et de son chien ? ... Fi ! Pour qui les prenait-on ?

Elles s'éloignaient au galop, chacune de son côté.

Et tu peux crier, berger ! Et tu peux aboyer, chien !

Quand le chien essayait de rattraper Brunette, Blanchette en profitait pour se sauver plus loin. Quand il revenait vers Blanchette, Brunette, à son tour, décampait. Et voilà ! C'était très simple...

Brunette montait vers le sommet de la montagne ; on la voyait se détacher, toute noire, sur le blanc des neiges. Blanchette, au contraire, descendait vers la forêt, au bas des pâturages, et elle paraissait plus blanche sur le noir des sapins.

Il ne poussait, là où elles allaient, qu'une herbe courte et rare, moins bonne assurément que l'herbe des pâturages. Mais quand les deux chèvres dressaient la tête pour regarder le troupeau, au lointain, elles avaient l'air de dire :

« S'il nous plait, à nous, de mal manger, nous en avons bien le droit ! »

Brunette et Blanchette ne revenaient à l'enclos qu'à la nuit tombante. Les autres chèvres étaient déjà couchées ; il leur fallait se déranger, se lever pour livrer passage aux deux vagabondes qui disaient, en leur langage :

« Place ! Place ! N'encombrez pas notre chemin, chèvres mal teintes ! »

Blanchette et Brunette allaient se coucher l'une près de l'autre. Avant de s'endormir, elles se racontaient leurs escapades, les bons tours qu'elles avaient joués au berger et à son chien.

Elles étaient amies. Mais, à cause de leur orgueil, cette amitié ne dura pas longtemps.

Un matin, avant l'aube, Brunette se leva pour sortir de l'enclos. Comme les autres chèvres étaient encore couchées, elle dit :

« Place ! Place à ma reine de la montagne ! »

Aussitôt, Blanchette se dressa, se leva d'un bond !

« Qu'est-ce que je viens d'entendre ? Tu es la reine de la montagne, toi !

Sans doute, je la suis ! répondit Brunette. Cela est sûr ! Trois fois sûr ! Cent fois sûr !

- Tiens ! Tiens ! Pourtant il me semble que je vis bien aussi sur la montagne. Est-ce que je ne compterais plus, par hasard ?

- Je suis la rei-ne de la mon-ta-gne ! répéta nettement Brunette. Toi, tu n'es, après tout, qu'une chèvre comme les autres...

- Voyez-vous cette noiraude ! s'écria Blanchette, horriblement vexée. Une jolie reine, vraiment ! avec sa robe déteinte !

- Je suis la reine des neiges ! répliqua Brunette, non moins vexée.

- Et moi, la reine des sapins !

- Les sapins sont en bas, les neiges sont en haut. Là où sont les neiges, là est la vraie montagne. Il n'y a qu'une reine de la montagne, et c'est moi !

- J'irais bien aussi jusqu'aux neiges, si cela me plaisait ! dit Blanchette. J'irais bien jusqu'aux glaciers ! jusqu'au sommet de la montagne !

- Non ! répliqua Brunette, tu n'en as pas le droit !... Car c'est la direction que j'ai choisie, moi !

- Je n'en ai pas le droit ! C'est ce que nous allons voir !... J'irai !... Oui ! j'irai !... Et ce n'est pas toi qui m'en empêcheras ! »

Les deux chèvres sortirent de l'enclos et se mirent à courir vers le sommet de la montagne. Elles allaient à la même vitesse. Si Brunette s'arrêtait, Blanchette s'arrêtait. Dès que Brunette repartait, Blanchette repartait aussi.

Le chien, les voyant s'éloigner ensemble, courut pour leur barrer la route.

« Toi, dit Brunette, si tu crois me faire peur !... »

Et elle donna un coup de corne au chien.

« Si tu crois me faire peur, toi ! » dit aussitôt Blanchette.

Et elle donna également un coup de corne au chien.

Les deux chèvres arrivèrent à la limite des neiges. Brunette se retourna vers la vallée, se dressa sur ses pattes de derrière et s'écria :

« Je suis la reine de la montagne ! »

Blanchette se retourna, se dressa et s'écria, elle aussi :

« La reine de la montagne, c'est moi ! »

Brunette aperçut une maigre touffe d'herbe. Comme elle avait faim, elle baissa la tête pour la brouter. Mais Blanchette, au même instant, arriva, les cornes basses. Leurs fronts se heurtèrent et ni l'une ni l'autre ne put goûter à l'herbe qui, pourtant, était presque à la portée de leurs dents...

Vingt fois, elles recommencèrent cette comédie !

Puis Blanchette, à son tour, aperçut une pousse de ronce, verte et tendre, qui pendait au haut d'un rocher. Elle se dressa le long du rocher pour atteindre cette friandise. Mais Brunette, qui l'avait suivie, se dressa en même temps. Leurs épaules se heurtèrent et elles tombèrent à la renverse, Brunette d'un côté, Blanchette de l'autre.

Elles se relevèrent, se dressèrent de nouveau, retombèrent...

Et ainsi de suite !...

Au crépuscule, les deux chèvres avaient roulé à terre on ne sait combien de fois, et la tendre pousse de ronce pendait toujours en haut du rocher.

Brunette et Blanchette descendirent ensemble vers le troupeau. Elles se présentèrent, corne à corne, devant le portillon de l'enclos. Le portillon était si étroit qu'il n'y pouvait passer, à la fois, qu'une seule chèvre. Cela permettait au berger de compter facilement ses bêtes, chaque soir.

Brunette s'élança pour passer la première. Blanchette s'élança en même temps... Le résultat fut qu'elles se trouvèrent prises dans l'entrée et que ni l'une ni l'autre ne put passer. Bien entendu, ni l'une ni l'autre ne voulut reculer !...

Le berger vint et les fouetta. Elles ne bougèrent pas davantage !

Le berger dut prendre l'une d'elles à bras le corps et la tirer, de force, en arrière, pour dégager le passage.

Le lendemain matin, elles sortirent encore de bonne heure, afin d'aller vers les neiges.

« Je monterai si haut, dit Brunette, que tu ne pourras pas me rejoindre !

- Je monterai plus haut que toi ! riposta Blanchette.

- J'irai jusqu'aux glaciers !

- Moi, j'irai jusqu'au sommet de la montagne !

- Eh bien, alors, moi, je sauterai dans la lune !

- Dans la lune ! J'y serai avant toi ! En arrivant, tu m'y trouveras ! »

- S'étant ainsi défiées, elles s'élançèrent à l'assaut de la montagne. Mais, cette fois, comme chacune voulait arriver la première au sommet, elles ne prirent point le même chemin.

- Elles arrivèrent à la limite des neiges, sautèrent de petits torrents qui sortaient des glaciers, s'engagèrent parmi des rochers abrupts. Elles s'étaient depuis longtemps perdues de vue, lorsque, tout à coup, elles se retrouvèrent nez à nez, qu détour d'une sorte de petit sentier.

- Pour une rencontre de deux entêtées, l'endroit était très mal choisi. Le sentier était, en effet, fort étroit. En outre, d'un côté de ce sentier, il y avait un rocher presque aussi droit qu'une muraille ; de l'autre côté, un ravin profond.

Impossible aux deux chèvres de passer ! Il fallait que l'une ou l'autre reculât

« Arrête, chèvre décolorée ! s'écria Brunette.

- Arrière, noireude ! » S'écria Blanchette.

Elles répondirent toutes les deux à la fois :

« La chèvre qui me fera reculer sera une autre chèvre que toi ! »

Puis Blanchette dit :

« Je resterai ici jusqu'à demain, s'il le faut !

- Moi, je resterai jusqu'à l'année prochaine ! » dit Brunette.

Elles dirent cela, mais elles ne tardèrent pas, quand même, à s'impatienter.

« Après tout, dit Blanchette, il m'est bien permis d'aller droit devant moi !

- Après tout, riposta Brunette, coûte que coûte, il faut que je passe ! Tant pis pour qui se trouvera sur mon chemin ! »

Elles baissèrent les cornes et vlan ! Leurs têtes de heurtèrent durement.

Elles étaient de même force et ni l'une ni l'autre ne reculait. Mais ce qui devait arriver arriva : leurs pieds glissèrent et elles roulèrent toutes les deux au précipice.

Les deux chèvres auraient dû se tuer ! Par miracle, elles se retrouvèrent vivantes au fond du ravin. Vivantes, oui ! mais saignantes, endolories, couvertes de bosses...

En outre, elles virent, tout autour d'elles, des rochers à pic. Comment sortir de là ?

La peur les prit et elles se mirent à bêler pour appeler au secours Mais les bergers étaient trop loin pour les entendre.

Le soir vint : les chèvres bêlaient toujours.

La nuit tomba : bêê ! bêêê! bêê !

Les bergers, qui s'étaient mis à la recherche des disparues, finirent quand même par les entendre. Ils vinrent avec des échelles et des cordes. Le sauvetage fut long, pénible et dangereux. Il fallut tirer les deux chèvres du précipice comme on tire un seau du puits.

Brunette et Blanchette faisaient de tristes réflexions .

Elles avaient l'air bien penaudes en redescendant vers l'enclos. Les chiens les faisaient marcher plus vite qu'elles n'auraient voulu. Elles obéissaient aux chiens ; elles obéissaient aux bergers ; elles auraient obéi à un chevreau de l'année...

L'aventure leur avait servi de leçon.

Quand elles arrivèrent au portillon de l'enclos, au lieu de se précipiter, comme à l'habitude, chacune s'effaça pour laisser passer l'autre. Elles firent même des révérences et d'inutiles cérémonies :

« Passez donc la première !

- Oh ! Je n'en ferai rien !
- Je vous en prie ! A vous l'honneur !
- Je suis votre humble servante ! Passez !
- Après vous !
- *Après vous, ma chère !* »



## Ouistiti 1<sup>er</sup>

Cette histoire m'a été contée par un perroquet vert.

Le perroquet vert m'avait été donné par un marin. Le marin avait acheté le perroquet à un Indien Peau-Rouge de l'Amérique du Sud. L'Indien Peau-Rouge avait attrapé le perroquet dans la forêt vierge, et il l'avait vendu pour s'acheter des guêtres, parce qu'il se méfiait des serpents à sonnettes.

« Donc, me dit ce perroquet, cela s'est passé là-bas, en Amérique du Sud, dans la forêt vierge, tu sais bien ! l'immense forêt du bassin de l'Amazone. Cela s'est passé, exactement, sur la rive gauche d'un affluent de la rive droite de l'Amazone.

En ce pays, il y a la rivière et puis, de chaque côté, la forêt. Partout, c'est la même chose : la rivière, la forêt, la forêt, la rivière... Et c'est tout !

La rivière appartient aux tortues géantes et aux caïmans. Je ne parle pas des poissons : on ne les voit presque jamais.

La forêt est le royaume des fourmis rouges, des serpents – petits et gros, venimeux ou non – des jaguars, des oiseaux, des ouistitis et de différentes autres bêtes dont je parlerai une autre fois.

Les bords de la rivière appartiennent à toutes les bêtes de la forêt et des eaux.

Les ouistitis sont de petits singes à queue enroulée, tu sais bien ! des singes que l'on voit toujours suspendus à quelque branche, par une de leurs quatre mains.

Ils ne sont pas méchants du tout, mais ils veulent tout voir, tout savoir, toucher à tout, et ils font des niches. Quand les serpents boas digèrent, quand les jaguars font la sieste, les ouistitis leur jettent des choses sur la tête. Ils agissent de même avec les tortues géantes et les caïmans. Et toutes ces grosses bêtes orgueilleuses ne sont pas contentes, cela se comprend !

Maintenant, écoute bien ! Je te dirai l'histoire d'un jeune ouistiti qui était beaucoup plus curieux que tous les ouistitis de toutes les forêts d'Amérique.

Sa mère disait :

« Il me fera mourir d'inquiétude : jamais je n'ai vu son pareil ! »

Mais elle était quand même très fière de lui.

Et le père ouistiti disait aussi :

« Il n'a pas son pareil dans la forêt. Il est le ouistiti des ouistitis ! »

Le jeune ouistiti était cent fois plus curieux que les autres singes – qui l'étaient déjà beaucoup, cependant.

Il observait tout ce qu'il voyait et il demandait des explications sur ce qu'il ne comprenait pas.

Il sut, très vite, tout ce que savaient les vieux ouistitis. Mais cela ne lui parut pas suffisant. Et il se mit à apprendre tout ce que savaient les serpents, tout ce que savaient les jaguars, tout ce que savaient les tortues, les caïmans, les fourmis rouges, tout ce que savaient toutes les bêtes sans plumes qui venaient sur les bords de la rivière.

Il observait et interrogeait les bêtes féroces quand elles avaient bien mangé, afin de n'être pas mangé lui-même. Il leur posait tant de questions qu'elles finissaient toujours par se fâcher. Les boas dressaient leur tête plate, les jaguars allongeaient leurs griffes, les caïmans faisaient claquer leurs mâchoires.

« Tu nous impatientes, avec tes « commentaires » et tes « pourquoi » sans fin ! Il t'arrivera malheur, ouistiti des ouistitis ! »

Quand le jeune ouistiti eut appris tout ce que savaient toutes les bêtes sans plumes, il voulut apprendre tout ce que savaient les oiseaux. Il interrogea les oiseaux à gros bec et les oiseaux à bec fin, les oiseaux verts, les oiseaux jaunes et les oiseaux bleus, les pattus et le

huppés, les chanteurs et les siffleurs, les bons et les méchants, ceux qui marchent, ceux qui sautillent, ceux qui grimpent, ceux qui nagent.

Et il finit par savoir tout ce que savaient toutes les bêtes de la rivière et de la forêt. Il était le plus savant du pays de l'Amazonie. Il ne craignait plus rien des bêtes les plus féroces parce qu'il connaissait tous leurs secrets.

Un jour, des oiseaux inconnus vinrent se poser à la cime des arbres géants de la forêt. C'étaient des oiseaux de passage, tu sais bien ! de ces oiseaux qui vont d'un pays à l'autre, suivant la saison.

Le jeune ouistiti les interrogea pour connaître aussi leurs secrets.

Les oiseaux de passage lui apprirent bien des choses nouvelles, car ils avaient vu les deux Amériques. Ils étaient allés, au Nord, jusqu'aux Etats-Unis dont ils avaient vu les grandes villes. Au sud également, ils étaient allés très loin : ils parlaient des champs de caféiers du Brésil, des troupeaux innombrables de la République Argentine, des vautours et des lamas des montagnes.

Mais surtout, dans leurs discours, revenait à tout moment le nom des hommes...

Or nulle bête de la forêt ne connaissait les hommes. Et le ouistiti demanda :

« Qu'est-ce que c'est donc, que les hommes ? »

Les oiseaux de passage répondirent :

« Tu vas le savoir bientôt, car une vingtaine d'entre eux viennent justement, en bateau, sur la rivière. Ils s'établiront sans doute par ici et il y aura de grands changements. Méfiez-vous, bêtes de la forêt vierge ! Méfie-toi, ouistiti des ouistitis ! Car les secrets des hommes sont les secrets des secrets ! »

Le jeune ouistiti sauta de branche en branche afin d'aller annoncer la nouvelle à ses parents. Puis il alla vers les tortues qui venaient pondre leurs œufs dans le sable chaud, au bord de la rivière.

« Méfiez-vous ! leur dit-il. Les hommes vont venir sur un bateau : ils s'établiront ici et il y aura de grands changements. Méfiez-vous, tortues ! »

Les tortues répondirent :

« Nous sommes les tortues géantes des rivières et des sables et les hommes ne nous feront pas changer nos habitudes. Nous nous moquons des hommes ! »

Le jeune ouistiti alla trouver les caïmans qui dormaient au soleil, sur la rive ; il alla trouver les jaguars qui rôdaient à la lisière de la forêt ; il alla trouver les serpents boas qui rampaient dans les hautes herbes ou qui se suspendaient aux branches, la tête en bas, afin de surprendre leur proie. Il alla trouver toutes ces bêtes terribles et il leur dit :

« Les hommes viennent sur un bateau : méfiez-vous ! »

Mais les boas, les jaguars et les caïmans lui répondirent :

« Nous nous moquons des hommes ! Si les hommes viennent ici, nous les mangerons, voilà tout ! Et, pour nous ouvrir l'appétit, nous te mangerons tout d'abord, toi, ouistiti des ouistitis ! »

Le jeune ouistiti alla avertir enfin les fourmis rouges ; mais les fourmis rouges, qui étaient redoutables par leur nombre et leur acharnement, répondirent aussi :

« Nous nous moquons des hommes ! »

Alors, le jeune ouistiti monta se réfugier, avec sa famille, à la cime des plus grands arbres.

Bientôt, les hommes arrivèrent. Ils débarquèrent sur la rive, avec des outils et des armes.

Des tortues et des caïmans se chauffaient au soleil, sur le sable. Les caïmans firent claquer leurs horribles mâchoires et voulurent dévorer les hommes. Les hommes tuèrent presque tous les caïmans et poussèrent leurs cadavres à la rivière.

Les tortues ne voulurent point se déranger et elles essayèrent, elles aussi, de mordre les hommes. Les hommes les renversèrent sur le dos, les tuèrent et brisèrent leur carapace afin de se nourrir de leur chair.

Les tortues et les caïmans qui purent s'échapper plongèrent bien vite dans la rivière et se gardèrent de revenir, ou même de montrer seulement leur museau.

Les hommes élevèrent des abris pour s'y réfugier pendant la nuit.

Les fourmis rouges vinrent les y attaquer par bandes innombrables. Mais les hommes mirent le feu aux herbes et brûlèrent les fourmis rouges.

Le roi des jaguars poussa un rugissement terrible et dit aux hommes :

« Je vous déclare la guerre ! Je viendrai avec tout mon peuple et vous serez dévorés ! »

Un homme prit sa carabine et s'avança tout seul. Quand il fut à bonne portée, il tira et tua le roi des jaguars. Et tous les autres jaguars se sauvèrent, l'échine basse.

Alors, le roi des serpents boas poussa un sifflement et dit aux hommes :

« Je vous déclare la guerre ! Tout mon peuple est rassemblé derrière moi : vous serez étouffés et avalés jusqu'au dernier. »

Et le roi des boas, qui était un serpent gigantesque, se mit à ramper vers les abris des hommes. De temps en temps, il sifflait, en dressant sa tête plate ; ses terribles anneaux luisaient au-dessus des herbes.

Toutes les bêtes de la forêt s'approchèrent pour voir le roi des boas étouffer les hommes. Mais l'homme qui avait tué le jaguar prit sa carabine, visa le serpent à la tête et le tua.

Les autres boas se sauvèrent, rampant à toute vitesse vers les profondeurs des fourrés.

Toutes les bêtes de la rivière et de la forêt se mirent à trembler et à se désespérer. Oui, toutes ! Sauf, pourtant, le ouistiti des ouistitis.

Les hommes qui s'étaient établis au bord de la rivière, commencèrent à travailler. Les uns étaient des chercheurs d'or tu sais bien ! Ils cherchaient l'or dans les sables de la rivière. Leur présence terrifiait les tortues et les caïmans.

Les autres s'en allaient dans la forêt, à la recherche des arbres à caoutchouc. Les boas et les jaguars tremblaient sur leur passage.

Rien ne semblait impossible aux hommes. Depuis leur arrivée, les bêtes ne se sentaient plus nulle part en sécurité.

Or, le jeune ouistiti, qui savait tout ce que savaient toutes les bêtes de la rivière et de la forêt, voulut apprendre aussi les secrets des hommes. Il les regardait de loin, les suivait, imitait leurs gestes.

Comme les hommes ne lui faisaient point de mal, il s'approcha plus près d'eux. Un jour, enfin, il s'aventura jusqu'à leurs abris. Et l'un des hommes – celui, justement, qui avait tué le roi des boas et le roi des jaguars – s'écria en riant :

« Bonjour, petit ouistiti ! Avance la patte si tu veux que nous soyons camarades ! »

Il tendait un fruit au ouistiti. Le ouistiti prit le fruit et le mangea tranquillement, en compagnie des hommes. Puis il regagna la cime des arbres.

Le lendemain, il revint. Les hommes faisaient cuire leur repas sur un grand feu. De tous les secrets des hommes, ce qui paraissait le plus effrayant aux bêtes de la forêt était, précisément, le feu.

Néanmoins, le ouistiti, qui voulait absolument s'instruire, approcha du feu. Il osa même prendre en sa main une branche allumée et il attisa le feu, comme il avait vu faire aux hommes.

Les bêtes de la forêt et de la rivière, qui regardaient, de loin, n'en croyaient pas leurs yeux : elles étaient stupéfaites de tant d'audace.

Tous les jours qui suivirent, le jeune ouistiti visita le campement des hommes. Il devint leur ami. Les hommes le caressaient et lui donnaient des friandises. Lorsqu'ils allaient travailler le long de la rivière ou dans la forêt, l'un d'eux prenait le ouistiti sur son épaule et l'emportait jusqu'au chantier.

Le jeune ouistiti n'apprit point tous les secrets des hommes car, pour les bêtes, les secrets des hommes sont les secrets des secrets. Il apprit néanmoins beaucoup de choses qu'il enseigna, à son tour, dans la forêt.

« N'essayez pas de lutter contre les hommes ! disait-il aux bêtes féroces. Tenez-vous à bonne distance pour ne pas les gêner. »

Et il disait encore :

« Les hommes sont beaucoup moins méchants que vous ne le croyez. Si vous ne leur faites pas de mal, ils vous laisseront tranquilles. »

Toutes les bêtes l'écoutaient, parce qu'il était le plus savant de la forêt. Grâce à lui, elles retrouvèrent le bonheur, dans la paix et dans la sécurité.

Lorsque les hommes remontèrent sur leur bateau pour aller travailler plus loin, toutes les bêtes choisirent, pour roi, le ouistiti des ouistitis.

Elles le choisirent pour roi parce qu'il était le plus savant de la forêt et parce que son savoir avait été plus utile que l'acharnement des fourmis, la force des boas, la férocité des jaguars et des caïmans.

Il régna sous le nom de Ouistiti 1<sup>er</sup>.